CÎTÉ DES ARTS

LE MÉDIA CULTUREL VAROIS | GRATUIT
Édition Ouest Var #99 | Novembre 2026

www.citedesarts.net
citedesarts83



DOSSIER SPÉCIAL FÊTE DU LIVRE DU VAR - TÉLÉCHARGEZ L'APPLICATION MOBILE CITÉ DES ARTS

JULIEN SANDREL & BAPTISTE GIULIANO

À LA FÊTE DU LIVRE DU VAR ET AU TELEGRAPHE À TOULON

ET AUSSI
SYLVAIN TESSON
GAROU
MANU DIGITAL
LOU TROTIGNON
BANDIT BANDIT - MOUNIA MEDDOUR
THÉO ASKOLOVITCH - CYRILLE ELSLANDER
ROBERT ALBERGUCCI - OLIVIER DUBUQUOY
CHRISTIAN DÈS - LE FESTIVAL DE MUSIQUE DE TOULON
MAURIN ROUBAUD - SOPHIE LE NORCY - ÉLISE LESPADE
PASCALINE RICHTARCH-CASTELLANI & SOPHIE MENUET...

© Mila Giuliano

le PÔLE CIRCULATION EN ARTS



LE PETIT THÉÂTRE DU BOUT DU MONDE - OPUS III
THÉÂTRE DE LA MASSUE

MARIONNETTES / AUTOMATES
DÈS 10 ANS - 50 MIN

SAM. 21/11 · 17H
THÉÂTRE LE PÔLE
LE REVEST-LES-EAUX

PRÉFET DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR · RÉGION SUD PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR · VAR LE DÉPARTEMENT · MÉTROPOLE TOULON PROVENCE MÉDITERRANÉE · pass culture

INFOS ET RÉSERVATIONS
LE-POLE.FR / 0800 083 224







En concert le 20 novembre au Telegraphe à Toulon
Lecture musicale avec Julien Sandrel le 21 novembre au Palais Neptune à Toulon

MUSIQUE |

BAPTISTE GIULIANO

En mode lover.

Baptiste Giuliano revient aujourd'hui sous son nom complet avec un nouvel album, "LOVALBUM", attendu en mars 2027 et mixé par Brad Thomas Ackley, détenteur d'un Grammy Award. Deux premiers titres seront dévoilés en novembre, avant un concert au Telegraphe. Le lendemain, il retrouvera son ami d'enfance l'écrivain Julien Sandrel au Palais Neptune pour une nouvelle forme de leur lecture musicale. Deux rendez-vous qui marquent une nouvelle étape dans le parcours de l'artiste toulonnais.

Baptiste, ton nouvel album, "LOVALBUM", sortira en mars, mais en novembre, tu vas présenter deux nouveaux titres...
Le premier extrait s'appelle "LOVER SON AGE", une manière de me présenter en assumant que j'ai désormais bien l'âge de mon corps et le corps de mon âge. Je suis professeur d'EPS et la thématique du corps m'a toujours passionné. Le corps étant le réceptacle de toutes nos émotions, il y a un lien assez évident entre le corps et le "love". Avec cette chanson, je parle notamment du corps qui vieillit. J'ai été plus jeune un grand sportif, notamment en Basket Ball, et je suis aujourd'hui confronté à cette évolution. C'est une manière d'en faire un hymne à l'acceptation et à l'amour de ce que l'on est.
Le deuxième titre que je publie est "À la française", chanté en duo avec mon ami Julien Sandrel. Lui aussi a des origines italiennes et cette chanson prend tout son sens avec la lecture musicale que nous présenterons ensemble.

Après BATpointG puis -BAT-, tu sors aujourd'hui ces titres sous ton nom complet. Pourquoi ce changement ?
Depuis quelques années, j'ai la chance de vivre des expériences artistiques qui dépassent le champ des musiques actuelles. J'ai travaillé avec une compagnie de danse, avec Charles Berling et Philippe Collin sur le spectacle autour de Léon Blum, j'ai composé des musiques pour des courts-métrages et là, je fais une lecture musicale. Je mène aussi des ateliers d'Éducation Artistique et Culturelle avec des élèves autour de la musique. Je signe désormais tout cela avec mon prénom et mon nom... Et les chansons de cet album parlent justement de thématiques qui me collent à la peau : le corps, le rapport aux autres, les émotions, l'éducation... C'était donc naturel de signer Baptiste Giuliano pour ce LOVALBUM.

Pourquoi avoir choisi le Telegraphe pour présenter ces nouvelles chansons ?
J'ai une histoire singulière avec ce lieu. J'y faisais des sessions live dès le début et j'ai même créé la chanson du Telegraphe, que j'ai chantée lors de son inauguration. J'ai ensuite pu y jouer à chaque nouvel album. C'était donc évident pour moi d'y revenir. J'avais envie de présenter les chansons de "LOVALBUM" avant leur sortie, comme une avant-première. Le processus de création de l'album a été long et je bouillonne d'impatience de pouvoir enfin jouer ces chansons. Je voulais aussi créer un moment privilégié avec des invités et construire ce set comme une première étape avant la véritable tournée. Il y aura Julien Sandrel, Audrey Guiguit en première partie sous le nom d'Orbe, et d'autres invités qui ont participé au disque. Sur scène, je chante, je danse, je joue mes synthés, des séquenceurs et bien sûr de l'accordéon, même si pour la première fois, il n'y en aura pas sur l'album

Le lendemain, tu retrouveras Julien Sandrel au Palais Neptune pour la Fête du livre. Comment est née cette lecture musicale ?
Je connais Julien depuis très longtemps : nous avons fait toute notre scolarité ensemble, de la sixième à la terminale. Ce sera un moment fort parce que nous allons la jouer pour la première fois dans sa nouvelle forme, dans l'écrin du Palais Neptune, avec nos familles présentes. Julien connaît un beau succès avec ses romans, cette lecture musicale est tirée de son récit "Mes frères, nos fantômes et moi". C'est une plongée dans ses origines italiennes. Cela nous donne l'occasion d'explorer notre histoire familiale et de nous interroger sur la manière dont l'italianité a pu être effacée, dans le verbe et dans les gestes. Cela fait aussi écho à d'autres formes d'immigration arrivées plus récemment. Mon accordéon est un Fratelli Crosio qui date du milieu du XXe siècle, de cette période où beaucoup d'Italiens sont arrivés en France. Je le mets ici au service du récit, avec une musique électronique et des allusions au folklore napolitain. Fabrice Lo Piccolo



Charlemagne
librairiecharlemagne.com

LITTÉRATURE
LA VIE ET DES NUÉES DE SENS // LA DACTYLO
La dactylo nous fait autant sourire que réfléchir avec ses punchlines hautes en couleurs et ses réflexions drôles, poétiques et même parfois ironiques !!! Du grand art de jeux de mots !!!
Julie, Charlemagne Toulon

Cité des Arts Ouest Var est édité par ASSOCIATION CITÉ DES ARTS
Directeur de publication
Fabrice Lo Piccolo - 06 03 61 59 07
infos@citedesarts.net
Services civiques :
Lylan Vigroux - Mathis Penin Derveaux - Bedis Licari
Montage :
Olivia Valensi
Cité des Arts Var / citedesarts83
Imprimé à 20.000 exemplaires, sur du papier provenant de forêts gérées durablement.





♫ | MUSIQUE

GAROU

Se raconter, enfin.

Il aura fallu des années de route avant de trouver le temps de s'arrêter. Avec Garou Solo, l'artiste québécois présente " Un meilleur lendemain", son premier album d'auteur-compositeur, au Théâtre Galli de Sanary-sur-Mer le 21 novembre. Un spectacle plus personnel, entre création musicale, narration scénique et envie de partager enfin ses propres histoires.



© Elodie Roy

Garou Solo au Théâtre Galli à Sanary-sur-Mer le 21 novembre

Avec "Un meilleur lendemain", vous signez votre premier album d'auteur-compositeur. Qu'est-ce qui vous a conduit vers l'écriture de vos propres chansons ?
Je savais qu'un jour je me mettrais à composer et à écrire. Ça faisait très longtemps que j'en avais envie, mais je ne prenais jamais le temps de m'arrêter. J'étais tout le temps en tournée, à courir partout. Là, pour la première fois, j'ai eu envie de me poser et d'écrire chez moi, avec mes propres mots et mes propres chansons, pour raconter enfin mes propres histoires. Le déclic est venu de ma fille. Je lui ai offert un ukulélé, elle a posé une mélodie et je me suis rendu compte que c'était une super mélodie. Je l'ai vue, adolescente, écrire et composer des titres, et ça a réveillé quelque chose en moi. J'ai aussi eu beaucoup de chance : de grands auteurs-compositeurs m'ont gâté, Goldman, Obispo, Plamondon, Cabrel et bien d'autres.

"Garou Solo" ne se résume pas à un simple concert acoustique : vous y créez un véritable univers sonore, à la fois théâtral et cinématographique. Comment ce spectacle a-t-il pris forme, et avec qui avez-vous construit ce son ?
Nous avons commencé à travailler le son de la tournée avant même de faire l'album. J'ai eu un an pour travailler la musique. Mon ami Gabriel Ethier, le réalisateur, est venu à la maison pendant cette année et nous avons travaillé dans le studio que j'ai chez moi. On a pris le temps de forger et de sculpter le son de "Garou Solo", un son effectivement plus théâtral, plus cinématique. C'est rare que cela se fasse dans ce sens-là, mais c'est comme ça que ça s'est passé, en laissant le spectacle prendre forme petit à petit, comme un film qui se construit.

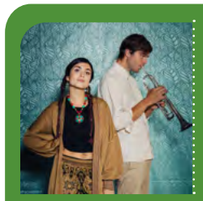
Sur scène, vous passez du piano à la guitare et vous utilisez le looping pour construire la musique devant le public. Que vous apporte cette liberté, dans le choix des styles comme dans votre façon de chanter ?
Je m'amuse avec plein d'instruments différents dans le looping, et il y a une espèce de film théâtral dans lequel je sors de l'écran, mais c'est comme si j'en faisais partie. J'aime tous les styles de musique et je n'aime rien m'interdire. Je peux aller vers du blues-rock, du Led Zeppelin en version acoustique, comme sur "Scène d'amour", ou vers quelque chose de plus country, comme sur "Lonely Waters". Pour "Sur un malentendu", j'avais envie d'écrire sur l'amitié ambiguë, quand l'amour et l'amitié sont très proches. Il y a une tension musicale : je fais aller ma voix dans le grave, du violoncelle jusqu'à la contrebasse. Il y a une profondeur, et ça devient troublant.

Vous présentez "Garou Solo" au Théâtre Galli de Sanary-sur-Mer le 21 novembre, dans le sud où vous avez de nombreux amis. Qu'attendez-vous de cette soirée, et que souhaitez-vous partager avec le public ?
C'est un plaisir immense de jouer ce spectacle et de revenir jouer dans le sud. J'ai beaucoup d'amis dans la région de Marseille, comme Jacques Veneruso, et j'ai toujours énormément de plaisir à jouer dans cette ville et cette région. J'ai hâte de retrouver le public, de partager ces chansons avec lui et de le faire entrer dans cette histoire.

Julie Louis Delage

UN GRAND MERCI À NOS MÉCÈNES

Azur Olives
Pathé La Valette-Toulon
Hyères Toulon Var Basket
Galerie Estades



ACTIVE 100FM

♥ MUSIQUE

YASAMAN // LADANIVA
Jaklin Baghdasaryan et Louis Thomas se rencontrent à Lille à la faveur d'une jam session dans un bar musical. Elle est d'origine arménienne et a grandi à Minsk. Il est passionné de musiques venant de l'Europe de l'Est. Ils étaient faits pour se rencontrer et former ensemble Ladaniva en hommage à un vieux modèle de voiture produit au-delà de l'ex-rideau de fer. Après les Inouïs, les Trans Musicales et l'Eurovision, à mi-chemin entre la mélancolie slave et le chaloupé créole hérité de leurs liens avec La Réunion, Ladaniva nous offre une musique enjouée, festive et engagée avec "Yasaman", son deuxième album sorti le 13 novembre dans lequel on retrouve l'énergie de Jaklyn et le sens des arrangements de Louis. Ladaniva, un duo à suivre de près.
Philippe Lalanne aka Nofinger





Ragga Blasta au Centre Culturel Tisot le 27 novembre 2026

♫ MUSIQUE

MANUDIGITAL & SKARRA MUCCI

La puissance du "Ragga Blasta".

À l'occasion de leur concert au Centre culturel Tisot, le 27 novembre, Manudigital revient sur "Ragga Blasta", le projet commun qu'il porte avec Skarra Mucci, et sur la complicité musicale qui les réunit.

Vous avez rencontré Skarra Mucci il y a une dizaine d'années, lors de vos "Digital Sessions". Qu'est-ce qui vous a rapprochés ?
J'enregistrais des chanteurs du monde entier avec mon petit clavier MT-40, un instrument au son ancien qui a marqué la musique jamaïcaine. C'est ainsi que j'ai rencontré Skarra Mucci. Dès notre première session, l'envie de collaborer était une évidence, pour lui comme pour moi. Nous avons ensuite travaillé ensemble en studio, mais nos agendas ne coïncidaient pas pour partir en tournée. À un moment, nous avons décidé de trouver une période pour faire des concerts ensemble. C'est comme ça qu'est né le "Ragga Blasta Tour".

Comment avez-vous construit ce répertoire commun et trouvé l'équilibre entre vos univers ?
Il y a des morceaux créés ensemble, notamment pour l'EP "Ragga Blasta", et des titres enregistrés par le passé. L'autre moitié du répertoire vient de nos catalogues respectifs, que nous avons revisités pour la tournée. Notre musique mêle des influences qui nous correspondent à tous les deux : reggae, dancehall, dub, jungle et bass music. Nous voulons aussi surprendre le public, nous faire plaisir et nous étonner nous-mêmes. Une version augmentée de "Ragga Blasta" sort dans quelques jours.

Sur scène, comment avez-vous adapté les morceaux et conçu le spectacle ?
Nous restons assez proches des versions studio, mais nous les retravaillons pour créer une meilleure connexion avec le public. L'idée musicale demeure, sous une forme plus dynamique, avec davantage de "patate" et d'interaction. Nous avons imaginé une scénographie autour d'un grand ghetto blaster, qui fait écho à la pochette de l'EP et donne un univers visuel au spectacle.

Vous êtes l'un des producteurs français de référence dans le reggae digital. Comment la musique est-elle devenue votre métier ?
Je viens d'une famille de musiciens et j'ai commencé à douze ans. J'ai appris plusieurs instruments : guitare, basse, un peu de batterie, de synthé et de percussions. J'ai ensuite suivi une formation dans une école de jazz à Paris, avant mes premières tournées professionnelles. J'avais auparavant joué dans plusieurs groupes amateurs, où j'ai pu faire mes armes. La musique ne s'est jamais arrêtée. À quarante-cinq ans, je suis intermittent du spectacle depuis mes vingt-cinq ans environ. J'ai eu la chance d'allier mon travail et ma passion ; cela s'est fait naturellement.

Que réservez-vous au public du Centre culturel Tisot, le 27 novembre ?
La nouvelle version de l'EP comprend trois morceaux supplémentaires : un remix de "Rock This Cumbia", titre que nous avions déjà réalisé ensemble, et deux inédits, "Lyrics Machine" et "Nah Fraid No Police". Nous sommes en tournée depuis plus d'un an et avons donné une soixantaine de concerts en France, en Europe et ailleurs. Elle s'achèvera vers la mi-décembre. Je suis déjà venu plusieurs fois à La Seyne, notamment, pour le festival Couleurs Urbaines. Skarra Mucci a lui aussi beaucoup joué dans le secteur. Cela nous fait plaisir de revenir dans le sud. J'espère que le public repartira content et que nous pourrons partager un verre, faire quelques photos et passer un moment détendu après le concert.

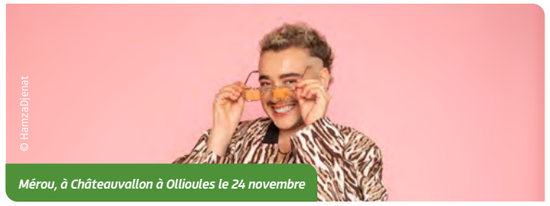
Grégory Rapuc

♫ | HUMOUR

LOU TROTIGNON

Changer de genre avec humour.

Peut-on réinventer sa vie ? Avec Mérou, Lou Trotignon explore cette question à travers son propre parcours de transition, entre humour, métamorphose et quête d'authenticité. Un seul-en-scène drôle et intime, qui bouscule les idées reçues et invite à porter un autre regard sur l'identité, à découvrir le 24 novembre à Châteauvallon, dans le cadre du festival In&Out.



© Hamzabjenat

Mérou, à Châteauvallon à Ollioules le 24 novembre

Comment est née l'envie de créer "Mérou" ?
La première version du spectacle remonte à 2022. Au départ, je ne pensais pas parler de transidentité. Mais je me suis rendu compte que j'étais trans pendant l'écriture de "Mérou", et cela en a profondément modifié la trajectoire. La transition occupait alors une place importante dans ma vie et il est devenu évident qu'elle trouverait sa place dans le spectacle. Je n'ai jamais construit ce projet comme une démarche militante ou pédagogique. Mon envie était avant tout de raconter ce que je traversais.

Le mérou est devenu bien plus qu'une image dans le spectacle. Comment s'est-il imposé ?
Au départ, c'était presque une anecdote, une blague qui revenait régulièrement. Puis j'ai constaté que les spectateurs s'en souvenaient particulièrement. Ils m'en parlaient après les représentations. Peu à peu, cette figure du mérou est devenue un véritable fil conducteur. J'aime aussi l'idée qu'une image permette parfois d'aborder des questions complexes avec davantage de liberté qu'un discours frontal. Le symbole ouvre un espace d'imaginaire et de projection que je trouve très précieux au théâtre comme dans l'humour.

Vous partez d'un récit intime, mais votre spectacle semble toucher des publics très divers. Qu'est-ce qui, selon vous, rend cette histoire partageable ?
Je crois que le spectacle parle avant tout de la recherche d'authenticité. Bien sûr, il est question de transidentité, mais il est aussi question des injonctions auxquelles nous sommes tous confrontés. Beaucoup de personnes se reconnaissent dans cette idée d'essayer de devenir soi-même malgré les attentes extérieures. C'est sans doute pour cela que des spectateurs qui n'ont rien vécu de comparable me disent tout de même se reconnaître dans certaines situations ou émotions.

L'humour occupe une place centrale dans votre travail. Que permet-il d'aborder que d'autres formes de discours atteignent plus difficilement ?
Le rire crée une relation particulière. Il permet d'ouvrir un espace de dialogue et d'écoute. Certains sujets peuvent susciter des crispations ou des oppositions lorsqu'ils sont abordés frontalement. L'humour, lui, crée d'abord une rencontre. Cela ne remplace ni l'engagement ni le débat, mais ça permet peut-être de regarder certaines réalités autrement. En tant qu'humoriste, ce qui m'intéresse n'est pas seulement de faire passer un message, c'est de partager avec le public une expérience où chacun peut se reconnaître, réfléchir et parfois se laisser surprendre.

Vous présenterez "Mérou" à Châteauvallon dans le cadre du festival In&Out. Quelle importance accordez-vous à ces événements qui permettent de faire découvrir des artistes et des récits encore peu représentés sur scène ?
Ce que j'apprécie, c'est aussi la manière dont le spectacle permet de rencontrer des personnes et de créer des liens avec les communautés LGBT locales. C'est quelque chose qui compte beaucoup pour moi. Jouer sur une scène nationale, c'est encore assez nouveau dans mon parcours, donc je découvre aussi ce que ces lieux peuvent apporter au spectacle et à la rencontre avec le public.

Julie Louis Delage

| SPECTACLE VIVANT

CYRILLE ELSLANDER

Habiter le monde, autrement.

Le PÔLE - Arts en Circulation poursuit son travail autour du spectacle vivant, du cirque et de la création contemporaine. Son directeur, Cyrille Elslander, défend une programmation qui invite à déplacer notre regard sur le monde, à travers les bouleversements écologiques, les fractures sociales, les migrations ou encore les chemins d'émancipation. Une saison placée sous le signe du vivant, du lien et de l'émotion.



Saison 2026-2027 du PÔLE - Arts en Circulation

Cyrille, dans la brochure de saison du PÔLE, tu insistes sur la notion d'habiter. Quelle place occupe le territoire dans votre démarche ?
Nous ne voulons pas seulement traverser un territoire en y posant ponctuellement une programmation. Nous cherchons à inscrire notre travail dans une permanence artistique et émotionnelle, en nous installant dans des quartiers sur des périodes longues et en construisant une relation particulière avec les publics. Un territoire possède une valeur émotionnelle : des habitudes, des souvenirs, des pratiques. Le spectacle et l'art contribuent à l'habiter. C'est lié à la nature même du PÔLE - Arts en Circulation, avec les chapiteaux de la Mer aux Sablettes, la bibliothèque de théâtre Armand Gatti au centre-ville de La Seyne et le théâtre du PÔLE dans la colline au Revest. Nous nous adaptons au territoire tout en essayant de le nourrir d'imaginaire et de poésie.

Les artistes traversent eux aussi une période fragile…
Les artistes se nourrissent de leur environnement. Dans le Festival Regards sur rue, nous avions trois spectacles autour d'écologie. Ils sont également confrontés à la fébrilité économique actuelle. La crise de l'école nous concerne aussi directement. L'enseignant est l'un des premiers prescripteurs culturels et nous accueillons beaucoup de scolaires.

Quels seront les principaux temps forts de la saison ?
La Nuit du Cirque en novembre, avec notamment "Catharsis", une création de voltige portée : la cie Les Complémentaires est d'ailleurs venue en résidence au PÔLE. "Pling-Klang", de Mathieu Despoisse et Étienne Manceau parle du couple à travers le montage d'un meuble Ikea. Nous accueillons aussi les dernières représentations du spectacle culte de Gilles Cailleau, "Le Tour complet du cœur" de la compagnie Attention Fragile : un seul comédien traverse toute l'œuvre Shakespeare pendant trois heures et demie, dans la tradition du théâtre forain. En décembre, notre temps fort magie : "Magic's not real" réunira plusieurs approches, entre illusion, arts graphiques et mentalisme. "Ignis" proposera une création autour du feu, tandis que "Échapper à soi", de Chloé Vivarès, interrogera l'hypermnésie : que fait-on lorsque l'on ne peut rien oublier ? La Biennale des Arts du Cirque en janvier et février sera un rendez-vous important, autour du dispositif "Faire revivre", initié par Archaos qui reprend des spectacles marquants de l'histoire du cirque contemporain. Nadine O'Garra jouera "Amour au temps de l'algorithme", réécriture d'"Amour au temps d'Ikea" . Avec "Reskapés" La compagnie Cirquons Flex reprend un spectacle de la cie Attention Fragile ("Tout l'univers en plus petit"). Coline Garcia, artiste mise à l'honneur de cette édition de la BIAC, présentera "Traits", accessible dès trois ans, inspiré de l'univers graphique de Miró, avec une roue Cyr. Le spectacle sera accompagné d'une exposition au théâtre du PÔLE.Au printemps, un grand spectacle de cirque aux Chapiteaux de la Mer, ce sera "Fun n°1". Également deux rendez-vous autour du théâtre d'objet, un spectacle pour les ados, "Sens la foudre sous ma peau" par la compagnie réunionnaise Baba Sifon autour d'un texte de Catherine Verlaguet, accueillie en résidence à la bibliothèque Armand Gatti ; et "Jouer le jeu" sur un texte de Jon Fosse avec des acteurs en situation de handicap. Et bien sûr, plusieurs compagnies en résidence et des résidences d'écriture à Gatti. Tout le programme sur www.le-pole.fr Fabrice Lo Piccolo



Malika , sortie le 18 novembre en salles

CINÉMA |

MOUNIA MEDDOUR

Des bidonvilles de Nanterre à l'opéra, le destin de Malika Bellaribi .

Dans "Malika", Mounia Meddour, que nous avons rencontrée lors de l'avant-première au Pathé, retrace le parcours de Malika Bellaribi, de son enfance dans un bidonville de Nanterre à son rêve de devenir cantatrice. Un portrait de résilience et d'émancipation à découvrir en salles le 18 novembre.

Vous connaissez Malika Bellaribi depuis plus de dix ans. Qu'est-ce qui vous a donné envie de raconter son histoire ?
Je l'avais contactée pour faire son portrait, mais elle avait refusé. Après mes deux premiers longs métrages, je suis revenue vers elle et elle a accepté. Son courage et sa résilience m'ont touchée. Elle a grandi dans un bidonville de Nanterre, sans eau ni électricité, loin de l'éducation et de la musique. Après un terrible accident, elle a découvert le chant lyrique auprès de religieuses. Je voulais montrer comment elle a transformé cette misère en quelque chose de lumineux.

Le film s'inspire de sa vie, mais vous avez déplacé une partie de l'histoire dans les années 1980. Quelle liberté avez-vous prise avec la réalité ?
Malika m'a accordé cette liberté. La matière première est biographique, mais je voulais y apporter de la poésie. J'ai déplacé la chronologie vers les années 1980, une période forte politiquement et socialement, qui m'inspire aussi par sa musique et son esthétique. Ce qui m'intéressait, c'était l'élan de la vingtaine, quand on découvre une passion. J'ai aussi apporté quelque chose de moi : mon travail autour du corps et du traumatisme. Le film commence avec un visage dans la boue, puis s'achève sur une image lumineuse : Malika sur scène, le regard fier.

Lilya Adad incarne Malika et chante elle-même dans le film. Comment l'avez-vous choisie et préparée ?
C'est une très belle rencontre. C'est son premier film ; musicienne, elle a étudié au conservatoire au Maroc et participé à The Voice. Je voulais une interprète d'origine maghrébine, car quelque chose se transmet par le corps, la gestuelle et la langue. Elle a travaillé cinq ou six mois avec Malika Bellaribi sur le timbre, la posture et le chant lyrique. La quasi-totalité des chants est la sienne. Nous avons travaillé le son avec deux compositeurs pour envelopper le spectateur dans la musique.

Après "Papicha" et "Houria", vous racontez encore le parcours d'une femme qui cherche sa liberté par l'art. Est-ce un fil rouge de votre cinéma ?
Oui, cela fait partie de mon ADN. Ces histoires reviennent parce qu'il y a des parcours de femmes à mettre en lumière. J'aime raconter leurs combats et leur quotidien, sans en faire des personnages lisses. La mère de Malika, par exemple, ne devait pas être seulement une victime. Je travaille en amont à partir de recherches, de portraits et de musique pour construire des personnages complexes. L'art a été un exutoire pour moi. Le chant, la danse, la couture ou la cuisine peuvent aider à s'épanouir et ouvrir des possibles.

Quelle place laissez-vous à l'improvisation sur le plateau ?
Une place importante. Le scénario est documenté, puis nous retravaillons les dialogues et les situations avec les acteurs. Je tourne d'abord ce qui est écrit, puis je leur laisse la liberté de proposer. Le manque de moyens a été une difficulté, mais il m'a aussi permis de garder une grande liberté. En accompagnant le film dans différentes villes, je vois que les questions changent : certains parlent de musique, d'autres des bidonvilles ou de politique. Mais ce qui revient souvent, c'est le courage et la sincérité de Malika.
Grégory Rapuc

DOSSIER SPÉCIAL





La Fête du livre du Var, c'est votre événement culturel.
Je suis très fier que le Département porte chaque année ce beau projet,
et qu'il en fasse un moment privilégié de cohésion et de rencontres.
Ce sont aussi 16 librairies partenaires, plus de 300 auteurs invités et les lauréats du Prix des lecteurs du Var.
C'est également une rencontre avec le président d'honneur 2026, l'écrivain, explorateur et essayiste
Sylvain Tesson, qui ne manquera pas de faire de cette édition une parenthèse exceptionnelle.
Au plaisir de vous y retrouver !

Jean-Louis MASSON,
président et l'assemblée départementale du Var

PARTOUT, POUR TOUS, LES VARIATIONS CULTURELLES RAYONNENT

LE FIGARO · LIRE magazine · STRADA · ici Provence · var-matin

| LITTÉRATURE

SYLVAIN TESSON

Éteignez tout, le monde s'allume.

Président d'honneur de la Fête du Livre du Var 2026, Sylvain Tesson revient sur son attachement aux rencontres avec les lecteurs, son goût du voyage et son regard sur une société qu'il juge de plus en plus envahie par les écrans. Entre défense du temps long, amour de la lecture et soif intacte d'aventure, l'écrivain livre une réflexion aussi lucide qu'inspirante.



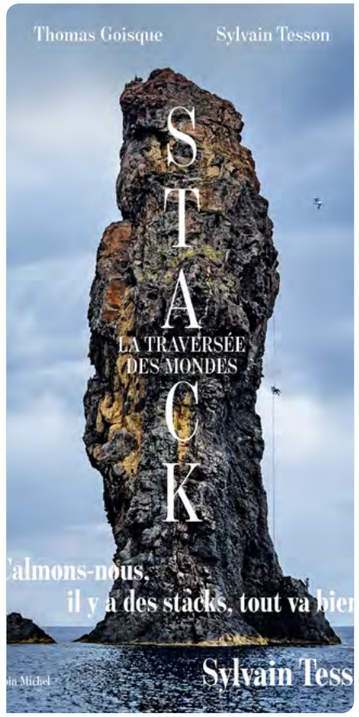
Stack, la traversée des mondes, disponible en librairies

Cette année, vous êtes président d'honneur de la Fête du Livre du Var. Que représentent pour vous ces rencontres avec les lecteurs ?
C'est la seule occasion pour les écrivains de rencontrer leur lectorat en chair et en os. À chaque festival, je suis frappé par l'affluence et par l'attachement du public à la littérature. On entend souvent parler de la baisse de la lecture, mais lorsqu'on voit autant de lecteurs se déplacer pour échanger autour des livres, on se dit que la littérature n'a pas complètement cédé le terrain. J'ai accepté ce rôle pour cette raison, mais aussi parce que je suis très attaché à cette région. J'ai souvent parcouru les falaises du Var et embarqué à plusieurs reprises avec des équipages de la Marine à Toulon. C'est un territoire que je connais bien et auquel je suis heureux de revenir.

On vous présente souvent comme un écrivain voyageur. De "Sur les chemins noirs" à votre récent "Stack, la traversée des mondes", cette définition vous convient-elle encore, et votre manière de voyager et de regarder le monde a-t-elle changé ?
Comme toutes les étiquettes, elle est réductrice, mais elle contient une part de vérité. Tout écrivain est un voyageur : l'imaginaire est un moyen de transport. Je voyage pour écrire et j'écris pour voyager. Dire est un voyage et voyager, c'est aussi une manière de lire le monde. Je ne suis pas un écrivain d'imagination pure : j'ai besoin de vivre les choses pour les raconter. Quant à mon regard, c'est peut-être moins lui que le monde lui-même qui a changé. En cinquante ans, la technologie a envahi presque tous les aspects de nos existences. J'ai été le témoin d'une extraordinaire dégradation de la vie intérieure. Je parle de la mémoire, de la vie poétique, de la sensibilité et de notre capacité à nous tenir seuls avec nous-mêmes. Je ne tiens pas un discours nostalgique, je constate simplement que certaines dimensions essentielles de l'existence sont aujourd'hui fragilisées. Pourtant, cette lucidité n'a pas diminué mon appétit de vivre ni mon désir de partir à l'aventure.

La Fête du Livre du Var propose de grands entretiens d'une heure avec le public. Que change pour vous ce format ?
L'accélération permanente liée aux nouvelles technologies met aujourd'hui la conversation à rude épreuve. C'est pourquoi il est agréable de se réinstaller dans la durée. Flaubert disait : "Quand vous regardez longtemps quelque chose, cela devient intéressant." Le temps long donne de l'épaisseur aux choses. Nous vivons dans une époque où tout doit aller vite. Revenir à une conversation simple entre des êtres humains, prendre le temps de développer une idée et de partager une expérience, relève presque du salut public.

Que diriez-vous à un jeune qui ne voit plus l'intérêt d'ouvrir un livre ?
Je lui dirais qu'un livre est une fenêtre. Le voyage commence par la première ligne. Je me méfie de l'idée selon laquelle il faudrait simplifier les œuvres pour les jeunes. On les croit parfois incapables d'affronter les grands textes alors qu'ils sont souvent plus curieux qu'on ne l'imagine. Je reste persuadé que les beaux livres continueront à rencontrer les cœurs aventureux et les esprits ardents. La lecture demeure l'une des plus belles façons de sortir de soi-même et d'élargir son horizon.
Julie Louis Delage







© Olivier Saignette

Eva des Forêts, disponible en libraire. Lecture musicale avec Baptiste Giuliano le 21 novembre au Palais Neptune à Toulon

Votre nouveau roman met en scène trois femmes aux destins très différents. Comment est née cette histoire ?
Je pars généralement d'un thème que j'ai envie de traiter. Pour "Eva des forêts", c'était la liberté, le contrôle et les différentes prisons dans lesquelles les femmes peuvent se retrouver enfermées. Eva vit isolée dans une forêt corse avec son père, dont elle ne peut pas sortir à cause d'un déficit immunitaire. Un soir, son père ne rentre pas. Elle est alors obligée de quitter cet univers protégé pour partir à sa recherche. En parallèle, Alice, vingt-cinq ans, cache son passé, tandis que Suzanne, trente-neuf ans, est engagée dans un parcours de procréation médicalement assistée. Trois destins qui vont bientôt entrer en collision.
En travaillant sur les violences faites aux femmes pour "Le Jour où Rose a disparu", j'avais rencontré des victimes, des soignants et des bénévoles. J'avais accumulé énormément de témoignages et ressenti une certaine frustration de n'avoir pu en utiliser qu'une petite partie. Je suis donc retourné dans mes notes et cela a élargi ma réflexion. Il est question de violence dans "Eva des forêts", mais aussi de tous les mécanismes de contrôle et d'enfermement. Eva est prisonnière physiquement. Alice est enfermée dans les injonctions qui pèsent sur son corps et sa sexualité. Suzanne est prisonnière de cette injonction à la maternité, encore très présente aujourd'hui.
Mais je n'aime pas rester dans quelque chose de négatif. Le roman parle finalement davantage de liberté et de ce que cela signifie d'avancer. C'est aussi quasiment un thriller. Pour "Le Jour où Rose a disparu", certains lecteurs avaient parlé d'un "thriller lumineux". J'aime les histoires avec des rebondissements, lorsque le point d'arrivée est très éloigné de ce que l'on imaginait au départ.

| LITTÉRATURE

ÉLISE LESPADE

Sept ans au cœur d'une tragédie familiale.

Autrice de "Paradisi gloria", Élise Lespade sera présente à la Fête du livre du Var, du 20 au 22 novembre au Palais Neptune, à Toulon. Dans son premier roman, elle entraîne le lecteur au cœur d'une famille déchirée par les secrets et les blessures.

Votre premier roman, "Paradisi gloria", approche les huit-cents pages et vous a demandé sept ans de travail. Aviez-vous prévu une telle ampleur ?
Pas du tout. J'avais un plan, mais je ne savais pas quelle longueur le livre prendrait. Il n'a pas changé ; c'est l'écriture des scènes qui a donné au roman son ampleur. J'ai découvert ma "foulée " d'autrice : j'avais du mal à écrire des scènes minimalistes ou des chapitres de trois pages. J'avançais plutôt par chapitres de vingt ou trente pages, avec l'envie d'explorer la psyché et les relations entre les personnages.

Le récit passe par plusieurs voix, mais on n'accède jamais au point de vue de l'un des deux frères. Pourquoi avoir choisi cette construction ?
L'histoire est principalement racontée par Isabelle et Richard de Boeck, son ancien mari, avocat. Ils n'ont a priori rien à voir avec les Bromberg, mais se retrouvent mêlés à leur histoire. Isabelle raconte ce qu'elle sait et ce qu'on lui a rapporté ; sa voix rassemble celles d'autres personnages. Puis Richard mène l'enquête et prend le relais. Je voulais que cette famille soit observée de biais. Ce couple se laisse happer par son destin, comme j'aimerais que le lecteur le soit. Mais il faut garder à l'esprit que tout passe par ces narrateurs : ils ne savent pas tout et peuvent interpréter les événements. Cette histoire leur permet aussi de régler leurs propres comptes.

L'armée de l'air, la justice, la prison ou le couvent : comment avez-vous travaillé ces univers ?
J'ai fait énormément de recherches, dans des livres et sur Internet, mais aussi sur le terrain : assister à des procès aux assises, me rendre en prison, rencontrer des pilotes de chasse. Il fallait sortir du roman et aller vers des personnes qui connaissent ces univers. Cela a pris du temps, mais m'a aidée à écrire des scènes plus justes. Ces rencontres m'ont permis de confronter la documentation à l'expérience de ceux qui vivent ces situations.

Le titre évoque le paradis, alors que le roman raconte des destins sombres. Pourquoi ce choix ?
Je voulais d'abord un titre en antiphrase avec le livre. "Paradisi gloria", la gloire du paradis, est aussi une formule liturgique que l'on trouve à la fin du Stabat Mater. Elle évoque une imploration : malgré une vie marquée par le mal ou le péché, demander à être sauvé. Le titre peut donc s'entendre de deux façons : avec une ironie presque cynique, car la plupart des personnages ont peu de chances d'être sauvés, mais aussi comme une prière sincère et désespérée. Les deux dimensions coexistent.

Vous avez déjà participé à deux festivals depuis la rentrée. Aimez-vous ces rencontres avec les lecteurs ?
Je les adore. Quand on écrit, on est seul dans sa tête, à distance du monde extérieur. Après la parution, j'avais besoin du mouvement inverse : rencontrer les personnes qui ont lu le livre et souhaitent en parler. Je reçois aussi des courriers de lecteurs auxquels je réponds avec plaisir. Je trouve merveilleux qu'ils prennent le temps de m'écrire. Ces rencontres prolongent le livre à travers ce que chacun y a trouvé. J'y trouve une gratification inouïe ; si ces échanges leur font plaisir aussi, c'est d'autant plus merveilleux. Gregory Rapuc

| LITTÉRATURE

JULIEN SANDREL

Les prisons invisibles.

Avec "Eva des forêts", l'auteur d'origine varoise Julien Sandrel signe un roman à suspense où trois femmes, trois parcours et trois formes d'enfermement vont finir par se croiser. De la forêt corse à Londres, l'auteur interroge les mécanismes de contrôle qui pèsent encore sur les femmes, tout en racontant avant tout une histoire de liberté et de renaissance. Il sera présent à La Fête du Livre en dédicaces et pour une lecture musicale avec son ami d'enfance Baptiste Giuliano.

Les lieux, la forêt corse et la ville de Londres, occupent une place centrale dans le récit.
Plus que la Corse, c'est vraiment le cœur de la forêt qui était important pour moi. Elle possède une dualité que l'on retrouve chez Eva. En plein jour, elle peut être merveilleuse : les oiseaux, le vent, la lumière... La nuit, elle devient inquiétante. Ce n'est pas un hasard si tant de contes se déroulent dans les forêts. Le contraste avec Londres permet aussi de poser une question : où se trouve réellement la sauvagerie ? Dans une forêt ou dans une ville où l'on peut être profondément isolé ?

Pendant cette Fête du Livre, vous serez au Palais Neptune à Toulon pour une lecture musicale avec Baptiste Giuliano. Quel lien vous unit ?
Baptiste est mon meilleur ami d'enfance et il est lui aussi d'origine italienne. Pour "Mes frères, nos fantômes et moi", mon premier récit personnel, je me suis plongé dans mes origines familiales. Je suis notamment parti à Naples avec mes frères, sur les traces de cette histoire d'immigration italienne que l'on a un peu oubliée. On a tendance à penser qu'elle s'est faite sans heurts, alors que les Italiens n'étaient pas du tout les bienvenus en France à l'époque. Cela a beaucoup touché Baptiste, qui retrouvait des échos de sa propre histoire familiale. Il m'a alors proposé d'en faire une lecture musicale. Il a composé des musiques inspirées du livre, dont le single "À la française" qui va sortir bientôt. Une première version a été donnée à Narbonne, puis nous avons enrichi le spectacle. Je vais aussi participer à son concert le 20 novembre au Telegraphe. Fabrice Lo Piccolo



© Pauline Bellussi

Paradisi Gloria, disponible en librairies

DOSSIER SPÉCIAL
LA FÊTE DU LIVRE DU VAR DU 20 AU 22 NOVEMBRE À TOULON

Parmi les 350 auteurs* attendus

Annick Cojean
Richard Malka
Christophe Ono-dit-Biot
Norbert Tafzi
Invités d'honneur

Joseph d'Anvers
Julien Arnal
Charles Berberian
Nicolas Beuglet
Eva Bottega
Dany Brillant
Zoe Brisby
Marianne Chaillan
François-Henri Désérable
Sandrine Destombes
Michaël Dichter
Victor Dixen
J.R. dos Santos
Jacques Expert
Claudie Gallay
Karine Giebel
Armelle Hérisson
Alexis Jenni
Sergueï Jirnov
Douglas Kennedy
Nicolas Leclerc
Thomas Legrand
Élise Lépine
Élise Lespade
Éléa Marini
Jean-Pierre Montal
Martin Page
David Prudhomme
Loulou Robert
David Sala
Julien Sandrel
Sergueï Shikalov
Floriane Soulas
Sara Strömberg
Gilles Vervisch

*sous réserve de changement

LE DÉPARTEMENT

La Fête du Livre du Var

Édition 2026 présidée par
Sylvain TESSON

Plus d'info. en scannant ce QRCODE

fdlvar

feteulivreduvar.fr

DOSSIER SPÉCIAL

TOULON
Palais Neptune
20, 21 & 22 NOV. 2026
Entrée libre

Cet événement a obtenu le label 400 ans de la Marine

PARTOUT, POUR TOUS, LES VARIATIONS CULTURELLES RAYONNENT

LE FIGARO · LIRE magazine · STRADA · ici Provence · var-matin

Direction médias et événementiel du Département du Var, service création graphique JC, service publications M. Lanzoni • ©Adobe Stock © - Portrait S. Tesson © Bruno Charny



Saison culturelle 2026 - 2027 de la Maison des Arts au Beausset

SPECTACLE VIVANT |

CHRISTIAN DÈS

La culture comme espace de découverte et de transmission.

Adjoint à la culture du Beausset, Christian Dès souhaite donner une identité forte à la Maison des Arts en multipliant les rencontres avec les artistes, les résidences, les expositions et les rendez-vous littéraires. Une programmation éclectique qui fait la part belle aux artistes varois et entend surtout rapprocher les publics de la création.

Comment voyez-vous la place de la culture au Beausset ?
M. le Maire Claude Alimi m'a fait confiance pour donner une véritable identité à la Maison des Arts. Je souhaite notamment développer les rencontres avec les artistes et les résidences. L'idée est d'accueillir des compagnies qui pourront créer ou finaliser un spectacle chez nous, avant d'en présenter la première au cours de la saison 2027-2028. Nous souhaitons également organiser des rencontres avec des étudiants pour permettre aux artistes d'expliquer leur démarche et leur vision. Je veux faire comprendre la culture. Que les artistes expliquent leurs œuvres me paraît essentiel : il faut avoir les clés d'une œuvre pour pouvoir ensuite décider si on l'aime ou non. Je souhaite également redonner l'envie de lire, notamment avec les nocturnes littéraires et les rencontres avec des auteurs. La création et la découverte sont aujourd'hui des besoins importants. La littérature permet de comprendre le monde, de réfléchir, de se remettre en question et même de douter de ses propres convictions, alors que nous sommes dans une époque où tout le monde veut avoir raison !
Nous allons aussi développer les expositions, avec notamment l'installation de cimaises dans les escaliers de la Maison des Arts pour pouvoir exposer, organiser des vernissages et expliquer les œuvres au public.
Nous souhaitons également redynamiser la médiathèque, avec Claude Dalmasso, directrice de la culture, en développant des partenariats avec les autres structures culturelles de la région..

Dans cette saison culturelle, vous mettez, entre autres à l'honneur de talentueux artistes varois.
La saison a été construite par la précédente équipe municipale. J'ai de mon côté programmé la date de Nicolas Folmer, célèbre jazzman varois. La saison sera assez éclectique, avec "La Chauve-Souris" retransmise sur grand écran par Micro-Folie, "Bleu Brésil", un conte musical d'Andréa Caparros pour le jeune public qui s'inscrit dans les festivités de Noël, ou "Jusqu'à ce que la mort nous sépare" par les hyérois de la Compagnie de l'Écho, "Colette, le cœur n'a pas de rides" par les toulonnais de la Divine Usine ou encore "Noces de Rouille" par la compagnie toulonnaise La Barjaque. "Camus est hip-hop" est également une très belle proposition de la compagnie marseillaise Par-Allèles. J'aime cette idée de faire se rencontrer différents publics et d'aider les compagnies locales.
Nous proposerons aussi le festival de cinéma : "Le Beausset fait son cinéma", du 4 au 7 mars, qui sera notamment consacré au jeune public, avec l'objectif de l'amener à la découverte du cinéma. Et le festival de théâtre amateur "Le Beausset monte sur scène" du 20 au 29 mai.
Nous allons aussi sortir de la Maison des Arts. J'aimerais notamment organiser un concert lyrique au Beausset Vieux, au printemps ou à la fin de l'été. Nous envisageons également un ou deux concerts au Jardin des Goubelets, avec par exemple du hip-hop ou de la danse. Les festivités de Noël débuteront le 4 décembre avec une déambulation, l'embrasement de la mairie, la présentation du programme, un spectacle et des chants de Noël interprétés par les enfants. Les illuminations de la ville seront également lancées ce jour-là. Nous avons une équipe dynamique et très investie, avec des personnes expérimentées et des jeunes. Cette transmission est elle aussi très importante pour construire l'avenir culturel du Beausset.

Fabrice Lo Piccolo

| THÉÂTRE

MAURIN ROUBAUD

Quand Victor Hugo rencontre la marionnette.

Les compagnies La Divine Usine et Larsen s'emparent de "Claude Gueux" pour interroger la misère, l'enfermement et la manière dont une société peut fabriquer sa propre violence. Porté par le comédien Maurin Roubaud, mis en scène par Stéphanie Slimani et accompagné par le manipulateur Killian Chapput, le spectacle mêle théâtre physique, marionnettes, mapping et univers rétrofuturiste.



Pain noir le 13 novembre au Centre Culturel Tisot à La Seyne

© Naïs Roché

Qu'est-ce qui vous intéressait dans cette nouvelle de Victor Hugo, "Claude Gueux" ?
Stéphanie : J'aime beaucoup adapter des textes littéraires et le seul-en-scène. L'an dernier, nous avons rencontré Maurin. Nous cherchions un texte et je le voyais bien dans Victor Hugo. Toutes les œuvres ne sont pas forcément adaptables, mais celle-ci l'est. Je ne voulais pas toucher au texte de Hugo. En revanche, nous l'avons placé dans un autre univers que celui du XIXe siècle.
Maurin : Je connaissais l'œuvre et j'aime beaucoup Victor Hugo. Ce qui m'intéressait aussi, c'est son étonnante résonance avec le monde actuel. On parle de la peine de mort qu'Hugo combattait, mais aussi d'enfermement et du système carcéral. Claude Gueux est un homme cultivé, intelligent et aimé. Il commet un petit vol et suite à son incarcération finit par tuer quelqu'un.
Stéphanie : Hugo pose une question fondamentale : comment une société, par les choix qu'elle fait, peut-elle conduire quelqu'un à davantage de violence au lieu de réparer le mal ? Pour lui, la prison devrait rendre un homme meilleur. À quoi sert donc l'enfermement ? Il y a aussi cette réalité très simple : le peuple a faim, le peuple a froid, et la misère pousse au crime.

La marionnette joue un rôle important dans votre adaptation.
Killian : J'ai toujours travaillé avec la marionnette dans la compagnie, même si Stéphanie en était la spécialiste. Je suis derrière le décor, avec deux lucarnes, et j'apparais par moments, en fond. Les marionnettes deviennent de véritables partenaires de scène pour Maurin : il leur parle, interagit avec elles.
Stéphanie : Je voulais un univers carcéral graphique et rétrofuturiste, proche d'Enki Bilal, des touches de science-fiction, avec un monolithe, référence à "2001, l'odyssée de l'espace". La marionnette apporte une forme d'étrangeté. Nous avons un personnage humain, un rat, un directeur de prison complètement difforme... La marionnette fascine le spectateur. Une fois qu'il accepte son existence, il accepte aussi tout ce qui va se produire ensuite. Le mapping vidéo participe aussi à cette atmosphère. De même que la création sonore réalisée par Benoît Olive. C'est essentiel pour nous d'avoir des créations originales et nous tenons à ce qu'elles ne soient pas générées par l'IA, même si parfois on peut croire que c'est le cas : les voix semblent automatisées... mais avec des bugs.
Maurin : Je travaille depuis plusieurs années en milieu carcéral, notamment dans des ateliers de musique et de théâtre depuis 2021. J'ai pu récupérer des sons de cris, de gardiens, de détenus, de portes qui claquent, le bip d'une porte qui s'ouvre...

Maurin, comment as-tu travaillé ce personnage de Claude Gueux ?
Je me suis inspiré de personnes rencontrées en milieu carcéral. C'est probablement le personnage dans lequel je suis allé le plus loin dans l'abandon, la tristesse et la solitude. Il cherche l'amour, il a perdu sa femme et son enfant, puis un ami va lui donner un peu de cette affection. Pour aller aussi loin, il faut être très préparé. Je ne peux pas simplement jouer la peur ou la tristesse : je dois être la peur, la tristesse, l'amour... C'est aussi très physique, certains passages sont presque chorégraphiés. Je fais 110 kilos pour 1m83, je suis imposant, mais sur scène je dois me déplacer avec légèreté, être souple, parfois tricher avec mon poids. Et lorsque je tombe, au contraire, je joue sur cette lourdeur. À la fin, je suis en sueur.

Fabrice Lo Piccolo

♫ | ROCK

BANDIT BANDIT

Une dose de dopamine !

Entre stoner, grunge et chanson française, le duo Bandit Bandit cultive un rock aussi puissant qu'intime. Après leur rupture Maëva Nicolas et Hugo Herleman ont choisi de réinventer leur manière de composer. Un nouvel album "Cavalcades – Ce que la nuit ne dit pas" est né de cette période de changement, entre zones d'ombre, émancipation et envie de se choisir. Un concert programmé par Tandem SMAC dans le cadre du festival Rade Side.



© Manon Berard

En concert le 6 novembre au Live à Toulon pour le festival Rade Side

Votre musique mélange rock anglo-saxon et chanson française. Quelles sont vos principales influences ?
Hugo : Il y en a beaucoup et elles peuvent varier selon les albums. On retrouve des influences psyché et stoner, du grunge, des groupes comme The Kills, The White Stripes, Black Angels ou Queens of the Stone Age. Mais il y a aussi toute une culture de la chanson française, avec notamment Françoise Hardy ou Étienne Daho. Le fil rouge, c'est ce mélange entre un rock anglo-saxon assez brut et une écriture française.
Maëva : Au départ, on s'était même posé la question de chanter en français ou en anglais. On écrivait en anglais par pudeur. On avait aussi l'impression qu'en France, le rock avait longtemps été un territoire assez restreint. Il y avait Noir Désir, évidemment, mais on ne savait pas forcément ce qu'on pouvait faire avec la langue française dans le rock. Puis des groupes comme La Femme ou Grand Blanc nous ont montré qu'on pouvait vraiment faire ce qu'on voulait avec cette langue.

Après votre rupture, vous avez souhaité travailler avec Lionnel Buzac pour sortir ce nouvel album.
Hugo : On s'est toujours raconté en musique, de manière assez personnelle. La rupture a changé notre façon de travailler puisque nous n'habitions plus ensemble. Il y avait forcément de la douleur et de la complexité. Nous avons donc fait le choix de trouver une tierce personne pour nous accompagner.
Maëva : On avait besoin de sortir de nos automatismes de création et d'un changement artistique. Lionnel avait réalisé nos premiers EP et notre premier album, il nous connaissait très bien. Cette fois, nous avons travaillé avec lui pour la création des premières chansons. On est arrivé en studio sans rien. On s'est enfermé chez Lionnel et on a pris les instruments en se demandant simplement : "De quoi on a envie ?" On testait, on jouait, et quand quelque chose fonctionnait, on poursuivait.
Hugo : On peut partir d'un texte, d'un riff de guitare, d'une ligne mélodique. Parfois, on avait défini un sujet avant de commencer, ou tout partait d'une improvisation. C'était un vrai bouillonnement créatif. Parfois, en deux heures, quasiment tout était là.

Les textes abordent notamment l'avortement, la rupture et l'émancipation…
Maëva : On questionne beaucoup de choses, on se demande ce qu'on retire de ces dix dernières années, avec une envie d'embrasser ses zones d'ombre et d'être reconnaissants pour les zones de lumière. "Pour toi" est le premier texte que j'ai écrit après la rupture. "Opaline" parle de mon avortement. Dans "Seulement cette fois" que fait-on quand une situation ne nous nourrit plus ? En tout cas, il y a un message d'émancipation et d'amour envers soi-même dans cet album.
Hugo : Avec la trentaine, on se rend aussi compte de l'importance des personnes qui nous entourent, des proches qui sont présents sur le chemin d'une vie. Ce sont des sujets très personnels, mais qui peuvent aussi parler au commun des mortels.

Qu'est-ce que vous cherchez à transmettre lorsque vous êtes sur scène ?
Maëva : Pour moi, de manière assez égoïste, c'est une belle séance de psy ! Il y a un lâcher-prise qui s'effectue à chaque concert et qui nous fait un bien fou. Je chante des textes que j'aime énormément, dont certains vivent toujours en moi et résonnent encore dans mon présent.
Hugo : On pense beaucoup au live quand on écrit. On sait que c'est cathartique. Tu peux arriver avec un moral pas terrible et, après le concert, retrouver une énergie incroyable. Ça permet d'apaiser les tensions, avec une dose de dopamine assez dingue. C'est l'endroit où on se sent vraiment vivants. Bandit Bandit, c'est du live. Nous sommes quatre sur scène, avec toute une équipe autour de nous, notamment pour les lumières, les photos et les vidéos. L'équipe compte environ sept personnes. Nous travaillons aussi sur l'évolution de l'énergie tout au long du concert. Tout cela fait partie du spectacle.

Fabrice Lo Piccolo



LIBRAIRIE FALBA

BANDE DESSINÉE

HAVANA SPLIT // BRRÉMAUD & MACIOCI
Viva la revolución ! Viva el Presidente !
Cuba, La Havane, 1958… Lily retrouve son père détective, lors de ses vacances. Mais voilà, tous deux sont pris dans un tourbillon de situations rocambolesques sous fond de révolution. Ici, Frédéric Brrémaud (scénario) et Vic Macioci (dessin) signent un polar plein d'humour où s'invitent C.I.A., Mafia et révolutionnaires. Le tome 2 est paru. C'est l'occasion de rencontrer le scénariste à la Fête du livre du Var, les 20, 21 et 22/11/2026 pour crier en cœur : *Viva la Macioci ! Viva el Brremaud ! Viva Havana Split !*
Mambo Bruno Ramon Falba de la Salsa

« ELEVATIONS »





Exposition du 14 nov. 2026 au 31 janv. 2027

SAMA & MILTHON
peintures / sculptures

Nouveau livre d'art de Sama

du Jeudi au Dimanche
de 11h à 19h
et sur rendez-vous
- entrée libre -
Jardin de sculptures

JAS DE LA RIMADE
GALERIE D'ART
83570 Carcès
04 94 59 55 11
www.rimade.com



© Mathis Zominy

Saison 2026 - 2027 du Festival de Musique de Toulon

MUSIQUE CLASSIQUE | ♫

L'ÉQUIPE DU FESTIVAL DE MUSIQUE DE TOULON

La musique un outil de rencontre et de partage.

Après une édition FORTissimo qui a rencontré un très beau succès, le Festival de Musique de Toulon poursuit son travail autour de la musique, du patrimoine et de la transmission. Séverine Baume, Marie Lacroix et Ghizlane Laala présentent les prochains rendez-vous.

Quel bilan tirez-vous de l'édition de FORT*issimo* cet été ?
Très positif, avec la plupart des concerts complets et des publics variés. Nous avons aussi accueilli beaucoup de visiteurs venus de l'extérieur. C'est important pour nous : la culture et le patrimoine participent pleinement à l'attractivité de Toulon et du territoire.

Dans cette nouvelle saison, vous mettez en avant la partie "Musique en partage"…
Nous cherchons à créer des passerelles entre notre programmation et les projets menés avec nos partenaires. C'est tout le sens de notre démarche "Musique en partage" : proposer la musique au plus grand nombre, notamment à travers des concerts gratuits ou solidaires. Le patrimoine occupe une place importante dans cette démarche, avec par exemple des concerts à L'Abbaye de La Celle, à l'Hôpital San Salvadour ou à l'Hôtel départemental des expositions du Var. Le festival compte plusieurs axes forts : l'insertion professionnelle des jeunes talents, la découverte du patrimoine et de la culture par la musique et la transmission. Nous avos de nombreuses actions pédagogiques, des "pauses musicales" gratuites de 12h30 à 13h15, ou les conférences proposées avec la librairie Charlemagne, qui donnent des clés d'écoute avant les concerts. Par exemple, le 18 mai, nous présentons l'"Orchestre à l'école" qui réunira plus de deux-cents élèves sur scène au Palais Neptune, avec l'école Longepierre et le Pocket Wind Band de la Marine.

Quels sont les prochains temps forts de la saison ?
Nous accueillerons un très grand pianiste, Nelson Goerner au Palais Neptune en décembre. Il présentera un programme réunissant Janáček, Schubert, Schumann et Chopin. Nous souhaitons que ce type de concert puisse toucher aussi bien les passionnés que les personnes qui découvrent la musique classique. Le Département souhaitait la création d'un chœur de chambre du Var. La Forcerie des Arts portait ce projet, avec Adèle Pons à sa tête et des chanteurs professionnels du territoire. Ce nouveau chœur, baptisé Murmuration, donnera sa première représentation le 4 décembre, dans un programme de Noël à l'abbaye de la Celle. La soirée comprendra également une visite de l'abbaye et un goûter de Noël. Pour "Mocomono", présenté en février, nous travaillons avec le lycée Dumont d'Urville, le groupe de rock varois Hifiklub et le saxophoniste baryton François Wong autour du dernier album du groupe. C'est un projet gratuit sur réservation. La Nuit du Piano reviendra également pour sa onzième édition, consacrée à Beethoven, avec de la musique de chambre, un triple concerto et un récital. Nous accueillerons notamment Arielle Beck, Victoire de la Musique 2026 qui a déjà une belle carrière du haut de ses dix-sept ans. Cette soirée s'inscrit aussi dans notre travail d'insertion professionnelle. Nous collaborons avec le Conservatoire, l'Opéra de Toulon et l'IESM d'Aix-en-Provence. Une masterclass avec le Trio Pantoum est également prévue autour de ce "Triple Concerto". Au Liberté, Sabine Devieilhe présentera "Smile !" avec l'ensemble I Giardini. Le spectacle associe Poulenc, Annie Cordy, Edith Piaf, le cabaret des années folles et la variété, avec une mise en scène et un travail de lumière. C'est un projet jubilatoire, qui rencontre déjà un beau succès. Enfin, nous terminerons à Naples avec le Neapolis Ensemble, dans le cadre de notre partenariat avec la Dante Alighieri et son président Yves Stalloni. L'ensemble, composé notamment de flûte, percussion, guitare et mandoline, fait dialoguer musique populaire italienne et exigence artistique. Fabrice Lo Piccolo

✗ | ARTS PLASTIQUES

SOPHIE LE NORCY

L'encre laisse toujours une part de surprise.

Avec "La lumière de l'encre", Sophie Le Norcy présente une cinquantaine d'œuvres réalisées au cours de plus de vingt ans de pratique. Entre tradition asiatique, nature, paysages marins et abstraction, elle explore les possibilités de l'encre de Chine sur papier de riz, une technique exigeante qui laisse une grande place à l'imprévu.



Exposition La lumière de l'encre, jusqu'au 13 décembre à la Maison du Patrimoine à Six-Fours

Quels sont les secrets de l'encre de Chine sur papier de riz ?
Ils remontent à la Chine et au Japon. Ce papier est en réalité fabriqué à partir de l'écorce du mûrier. J'ai visité en Chine des ateliers où les feuilles sont encore fabriquées principalement à la main. C'est un matériau fragile mais vivant, qui réagit différemment selon sa fabrication : certains papiers absorbent beaucoup l'encre, d'autres la retiennent. On dispose ainsi d'une grande variété de supports et on a constamment des surprises. L'encre de Chine est elle aussi fascinante : il existe une soixantaine de nuances de noir et certaines peuvent contenir des couleurs qui apparaissent seulement lorsqu'elles pénètrent dans le papier. C'est une pratique très rigoureuse. Les Chinois parlent de "souffle" : il faut une grande concentration de la main et des doigts qui tiennent le pinceau.

Comment êtes-vous venue à la peinture ?
J'ai pris ma retraite à soixante-et-un ans et je me suis mise à peindre. J'avais découvert un article sur une école du quartier latin à Paris et j'y ai suivi quatre années de calligraphie, notamment de calligraphie sigillaire, utilisée pour les sceaux des grands maîtres chinois et japonais. Au bout de quatre ans, ma professeure m'a conseillé de passer à la peinture. Je ne savais pas dessiner, mais j'avais le geste. J'ai ensuite travaillé avec plusieurs maîtres, notamment Robert Faure, qui a beaucoup enseigné à Toulon et m'a transmis la rigueur. Aujourd'hui, je travaille avec une professeure dans la Drôme, formée auprès d'un grand maître coréen.

Votre travail est aussi nourri par l'art contemporain et vos voyages.
Je suis passionnée par la peinture contemporaine. Henri Michaux m'a notamment fascinée par ses formes noires sur papier blanc. J'aime également Zao Wou-Ki, pour sa manière de faire dialoguer abstraction et tradition orientale, ainsi que Cézanne.
J'ai beaucoup voyagé dans ma vie professionnelle. Ces voyages m'ont appris à regarder et à écouter, à découvrir d'autres cultures. La lumière et la perception des couleurs changent énormément d'un pays à l'autre. La perception du noir elle-même est différente au Japon et en France. Au fil des cours, j'ai appris à regarder les formes, les couleurs et leur intégration dans un paysage. J'ai par exemple réalisé des empreintes d'écorces de très vieux platanes du jardin du Luxembourg. C'est abstrait, mais derrière ces formes se trouve le souvenir d'un voyage. Aujourd'hui, je cherche surtout à faire vivre ce qui apparaît dans le papier. Mon travail se raproche des plantes, des paysages et de la mer, avec une abstraction de plus en plus présente. Je suis notamment fascinée par les méduses et par les animaux des grandes profondeurs capables de produire leur propre lumière dans l'obscurité.

Que présentez-vous à la Maison du Patrimoine ?
L'exposition rassemble une cinquantaine d'œuvres et retrace plus de vingt ans de peinture. On y retrouve des pièces récentes, mais aussi des œuvres plus anciennes qui montrent les différentes étapes de mon parcours : la mer, les reflets dans l'eau, la nature, mais aussi quelques villages chinois dans la brume. Pour la première fois, je présente également des grands formats. Une feuille de papier coréen de 1m58 sur 80 cms représente notamment une tempête en Méditerranée. Elle est très abstraite, tout en restant figurative à travers les vagues. Elle est montée sur baguettes et peut être roulée comme un ancien rouleau. Fabrice Lo Piccolo

| DIVERSES DISCIPLINES

OLIVIER DUBUQUOY

Festival Panorama : les imaginaires du futur.

Pour sa troisième édition, le Festival Panorama explore les imaginaires du futur et de la science-fiction. Littérature, BD, réalité virtuelle, podcasts, arts visuels, jeux, danse et expériences immersives composent une programmation imaginée à partir des attentes de la jeunesse toulonnaise. Olivier Dubuquoy, directeur du festival, nous en présente les grandes lignes. Un festival en entrée libre et gratuite.



Festival Panorama du 6 au 8 novembre à Toulon

Comment est né le Festival Panorama ?
Nous voulions répondre aux envies de la jeunesse toulonnaise. Nous avons interrogé un peu plus de trois cents personnes sur leurs pratiques culturelles et leurs lieux de socialisation. En est ressorti le souhait de traiter de sujets de société avec des formats innovants... Ils voulaient aborder ces questions à travers les livres, la BD, les films, les récits sonores, les jeux ou le spectacle vivant. À partir de ces échanges, nous avons décidé de questionner chaque année un imaginaire. Après la piraterie et les résistances, puis la pop culture asiatique, le Japon et la Corée, cette édition est consacrée aux imaginaires du futur et à la science-fiction.

Comment faire vivre ces imaginaires ?
En proposant des expériences plutôt qu'en évoquant simplement le futur. Cela passe par une expérience gustative imaginée avec le Lycée Anne-Sophie Pic, l'avant-première du podcast "Extra-terrestres" de France Culture ou encore des espaces futuristes installés à la médiathèque avec notamment l'école Camondo. La réalité virtuelle sera également présente grâce à Arte et Femmes Fatales Studio, avec deux œuvres immersives. La littérature reste une composante essentielle avec la venue d'auteurs : Alain Damasio, Catherine Dufour, Cynthia Lopez-Bagousse, Fabien Benoit. Des rencontres et débats autour de l'espace et de l'imaginaire seront accompagnés d'une proposition chorégraphique de Stella Gilles. Nous avons aussi des temps festifs avec le DJ Melvin Pot, une proposition autour de la K-pop, et une lecture de Slams, créés pendant le festival, par Maxime Robert en clôture. Pour le jeune public, Les Yeux dans les Jeux proposeront un jeu de piste autour de la science-fiction. Les Zarmatelier travailleront quant à eux autour du dessin et de l'intelligence "dégénérative". Nous proposons également des marches dans Toulon avec le CAUE et le géographe et artiste Alexandre Telliez, pour traverser la ville avec un autre regard, en y intégrant des éléments de fiction. Des ateliers radiophoniques seront menés avec Rémi Cavaillès et Radio Active. L'immersion passe également par les décors...
Pendant toute la durée du festival, la chapelle sera transformée par Camondo, ARTS et les artistes David Lamboley et Benoît Bottex. Une exposition futuriste sera également présentée, réalisée avec l'enseignante Elsa Goret et ses collégiens autour de maquettes inspirées de l'univers de Patrice Garcia, venu en résidence. Un artiste proposera aussi de générer des univers de science-fiction sur fond vert. La librairie Charlemagne proposera par ailleurs une sélection d'œuvres de science-fiction et une dédicace de Marion Mousse. Une rencontre professionnelle réunira enfin les acteurs culturels du territoire, France Culture et Arte lors de la première soirée.

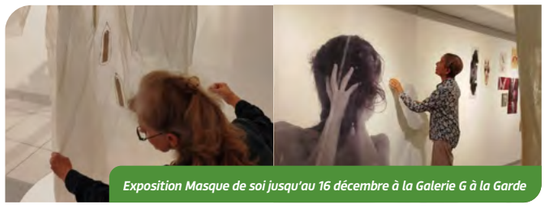
Y a-t-il un rendez-vous que vous attendez particulièrement ?
Je suis à la direction du festival, mais j'ai aussi une actualité personnelle puisque je suis auteur et chercheur à l'université. J'ai publié chez Delcourt "Land, chroniques de la colonisation spatiale", qui traite de cette problématique et de la manière dont certains parviennent à rendre désirables leurs ambitions de conquête spatiale. Je participerai à un débat avec d'autres auteurs autour des imaginaires associés à l'espace. C'est finalement ce qui me plaît dans la science-fiction : elle permet de parler du futur, mais aussi de regarder notre présent et de questionner les récits que nous construisons autour de notre avenir. Fabrice Lo Piccolo

ARTS PLASTIQUES |

P. RICHTARCH-CASTELLANI S. MENUET

Le corps en mouvement.

Avec "Masque de soi", Pascaline Richtarch-Castellani et Sophie Menuet confrontent leurs univers. L'une vient de la danse et travaille aujourd'hui l'image et la vidéo ; l'autre explore le corps à travers le dessin, le textile et la sculpture. Une rencontre artistique autour de l'identité, de la mémoire et du mouvement.



Exposition Masque de soi jusqu'au 16 décembre à la Galerie G à la Garde

Pascaline, votre parcours vient de la danse. Comment êtes-vous arrivée aux arts plastiques ?
Je suis chorégraphe et j'ai travaillé dans de nombreux lieux dans le Var, notamment à Châteauvallon et au musée d'art de Toulon avec Marie-Claude Beaud. C'est là que je suis entrée dans les arts plastiques. Aujourd'hui, je me définis comme vidéaste-chorégraphe. D'ailleurs je danse en filmant. Mon propos reste le corps, mais aussi son rapport à l'image et à l'espace. Ce qui m'intéresse n'est pas seulement ce que fait le corps, mais ce qu'il est. Lorsque je filme un modèle, c'est toujours une rencontre. Je commence souvent par la marche : chacun possède une manière de marcher qui lui est propre. Je laisse l'autre libre, sans thème ni intention préalable. Le silence est également important : je filme d'abord sans musique avant de créer ensuite la bande sonore. L'enfance, le miroir, l'eau, l'identité sont des notions qui parcourent mon travail.

Sophie, vous travaillez vous aussi principalement autour du corps...
Je m'intéresse au cycle de la vie, à sa transformation, aux blessures. Le dessin a été la première étape de mon travail, puis, dans les années 2000, j'ai commencé à impliquer le corps à travers le le textile. J'ai une histoire familiale liée à la couture, j'ai appris à fabriquer des vêtements. J'ai progressivement intégré le textile à mes sculptures et à mes performances. Le tissu porte une mémoire et peut être une carapace. Le mot "couture" implique d'ailleurs l'idée de cicatriser. Cette dimension est ambivalente : le textile possède une douceur, mais peut aussi évoquer quelque chose de sombre et douloureux. J'aime me confronter à différents matériaux. La dentelle est très présente dans mon travail, en sculpture comme en dessin. Je collectionne également des objets que j'intègre parfois à mes œuvres, car ils portent une mémoire.

Qu'est-ce qui vous relie dans cette exposition ?
Pascaline : Nous nous sommes rencontrées à travers "Choréplastie", un projet que j'ai réalisé avec sept artistes peintres et plasticiens autour de la présence du corps dans les œuvres.
Sophie : Ce qui nous relie, c'est le mouvement. Pascaline m'a montré une vidéo où le modèle portait un masque de lapin blanc avec de grandes oreilles. J'avais déjà travaillé autour de l'animalité et du lapin d'Alice et ça m'a intéressée. J'ai commencé à dessiner en regardant Pascaline filmer son modèle.
Pascaline : J'ai travaillé avec mon interprète Morgane Niemhauser autour du masque et du miroir. Une phrase d'Oscar Wilde m'accompagnait : "donnez un masque à un homme et il dira toute la vérité". J'ai ensuite introduit mes modèles masqués dans des cadres pour leur imposer une contrainte.

Comment avez-vous construit l'exposition à la Galerie G ?
Pascaline: J'ai rencontré Magali Moussu, la directrice, il y a trois ans. Après plusieurs échanges autour de mon travail, nous avons eu ce projet d'exposition. Il fallait mettre en correspondance les vidéos, les photographies et les sculptures et réfléchir à la manière de scénariser l'espace. Je ne voulais pas d'écrans accrochés aux murs. Nous avons imaginé une sorte de terrier, avec des vidéos mises en scène.
Sophie : La question était aussi de permettre au visiteur de découvrir progressivement les différents matériaux. L'exposition est là pour proposer un chemin, pas pour donner une seule lecture.



Saison 2026-2027 du Zénith et du Palais Neptune à Toulon

Quel bilan tirez-vous du Son by Toulon ?
Il très bon. Nous avions prévu six dates, mais une a dû être annulée à cause de la météo. Nous avons accueilli plus de trente mille spectateurs, avec beaucoup de retours positifs. J'aime aussi permettre au public de faire de belles découvertes, comme avec le concert autour du jeu vidéo "Clair Obscur, expédition 33 : a painted symphony", une musique que l'on n'a pas forcément l'habitude d'entendre dans un festival. Tous les hôtels toulonnais étaient complets pour cette date, avec des spectateurs venus de très loin. Cela montre bien que ces événements participent à l'attractivité du territoire. Nous avons eu de très belles soirées. Mika a été fabuleux, il a véritablement mis le feu. Ben Harper correspond davantage à mes goûts personnels, mais j'ai également beaucoup apprécié Bigflo & Oli : j'ai été agréablement surpris par leur dynamisme et leur bienveillance avec le public.

Jazz à Toulon a également franchi un cap cette année.
Oui, nous avons encore augmenté le niveau de la programmation. Il y avait notamment une forte couleur sud-américaine et cubaine. Cory Henry a offert un spectacle absolument fabuleux, très funky. Les gens étaient debout et dansaient. Le concert s'est terminé, il est sorti de scène, mais personne ne partait ! Il a finalement dû revenir alors qu'il n'y a normalement pas de rappel dans son concert. Il y a également eu le magnifique concert d'Eric Truffaz et Antonio Lizana, ou Alfredo Rodríguez place des Halles... Ce qui me fait particulièrement plaisir, c'est de voir des personnes qui ne sont pas forcément amatrices de jazz. Certaines prennent même des congés pour venir assister aux concerts gratuits. Quand quelqu'un qui ne connait pas vraiment le jazz me dit qu'il a été surpris et qu'il a aimé, c'est une vraie satisfaction. Nous avons des jauges de trois à quatre mille personnes et tout le monde repart avec le sourire. Le Off fonctionne également de mieux en mieux. Nous avions davantage de concerts cette année et l'horaire de 19 heures semble très bien correspondre au public. Les bars et les cafés étaient complets à chaque fois. Les musiciens eux-mêmes nous disent qu'il y a une ambiance particulière à Toulon.

Quelles sont les perspectives pour cette nouvelle saison au Zénith et au Palais Neptune?
Au Zénith, la fin d'année s'annonce très belle, avec notamment Vanessa Paradis, le concert autour de Michel Berger et France Gall, Christophé Mae, Véronique Sanson ou Florent Pagny. Et 2027 sera encore plus riche. L'humour a pris une place importante dans la programmation, avec notamment Redouane Bougheraba. Nous fêterons également les dix ans du Colbert : leurs dirigeants Pascal Lelli et Maxime Fabre ont choisi le Zénith pour célébrer cet anniversaire. Il y aura aussi le retour de Vianney et beaucoup d'autres belles choses en perspective.
Du côté du Palais Neptune, nous avons aussi beaucoup d'humour. J'aime particulièrement le théâtre de boulevard : nous aurons notamment "Mur Mure", avec Clovis Cornillac, ou encore "Amis pour la vie" avec Alysson Paradis. La chanson sera présente avec Michel Fugain et Marc Lavoine, et plusieurs comédies musicales, notamment une reprise de "Dirty Dancing" et "Cyrano de Bergerac". L'idée est de proposer une programmation très large. Que l'on vienne pour la musique, l'humour, le théâtre ou les grandes productions, chacun doit pouvoir trouver son rendez-vous. C'est cette diversité qui fait aussi la richesse de la saison. Fabrice Lo Piccolo

MUSIQUE ET AUTRES |

ROBERT ALBERGUCCI

Faire rayonner Toulon.

Le directeur de Toulon Métropole Evénements et Congrès revient sur les rendez-vous de l'été qu'il a programmés, le Son By Toulon et Jazz à Toulon et dévoile les grandes lignes de la nouvelle saison du Zénith et du Palais Neptune. Concerts, humour, théâtre, comédies musicales : la programmation 2026-2027 entend jouer sur tous les registres, avec plusieurs rendez-vous très attendus.

| THÉÂTRE

THÉO ASKOLOVITCH

Partager et transmettre.

Dans son nouveau spectacle, Théo Askolovitch invite les spectateurs à une grande fête populaire et joyeuse, mais également à se pencher sur nos besoins d'appartenance et de transmission de valeurs qui nous paraissent précieuses.



Nous, le Red Star, le 6 décembre au Théâtre de l'Esplanade à Draguignan

Vous êtes comédien, metteur en scène, auteur, réalisateur, quels rôles endossez-vous dans votre nouveau spectacle, "Nous, le Red Star" ?
J'ai écrit le texte donc, en prémices de mon travail de création, je me considère comme un auteur. Aujourd'hui je commence la création donc je pense être aussi metteur en scène du spectacle, et j'apparais un peu sur le plateau donc un peu comédien aussi ! Mais sur ce spectacle, je suis davantage auteur et metteur en scène.

Le titre peut avoir besoin de quelques explications ?
Pourquoi "Nous, le Red Star" ? Eh bien, parce que le spectacle tourne autour de la figure du club de foot de Saint-Ouen, le Red Star. Mais en réalité, cette création théâtrale parle surtout des gens qui habitent la tribune de ce club et de ce qu'il peut représenter dans la vie citoyenne de la ville de Saint-Ouen, sur le sentiment d'appartenance de la population à travers ce club de foot. Ce sentiment pourrait être figuré par n'importe quel drapeau, n'importe quelle passion, envers sa patrie, sa religion, sa ville, sa famille, ou autre. Quant au "Nous", c'est une petite référence, à "Nous, les héros", de Jean-Luc Lagarce : ce spectacle parle du besoin d'appartenance et de la liesse populaire, c'est donc le "Nous" du tous ensemble autour de ce Red Star. Dans mon travail, il y a également toujours une part d'intime, donc j'y évoque également ma relation à mon père et l'idée de transmission autour des valeurs que peut représenter un club de foot.

Qui vous accompagne sur scène ?
Ceux qui m'accompagnent dans mes spectacles ont une grande importance pour moi, et je suis entouré d'artistes merveilleux. Je suis fier de citer leur nom, il y a l'actrice Marilou Aussilloux, avec qui je travaille souvent et qui tient le rôle titre du dernier film de Guédiguian. Pour rester dans la famille Guédiguian, nous avons également sur scène Ariane Ascaride, une actrice formidable, puis Teddy Chawa, avec qui j'ai commencé le théâtre et que je suis très heureux de retrouver, ainsi que Jérémie Galiana et Victor de Oliveira. Le théâtre, comme le foot, est un sport collectif, il est important de dire que nous faisons tout ça, ensemble.

Que symbolise le Red Star pour vous, en dehors du football, vers quelles réflexions voulez-vous - peut-être - emmener les spectateurs ?
J'aime particulièrement ce club, parce que c'est mon club familial, celui de mon grand-père, de mon père, mais je ne suis pas réellement supporter du club, ce que je trouve assez intéressant ! Le Red Star a une histoire très romantique dans le monde du football. C'est le club de la banlieue rouge, du 93, bien différent des clubs parisiens, il véhicule des histoires de lutte ouvrière, d'antifascisme, de résistance. Le club a donc une histoire populaire assez forte, et il est intéressant de voir comment ces valeurs se transmettent dans une ville qui se gentrifie beaucoup et voit sa tribune changer avec les nouveaux habitants ... Le théâtre est politique par essence, mais le spectacle, malgré certains sujets un peu "techniques", est lumineux, drôle : nous invitons les gens à une grande fête populaire. Nous voulons vibrer avec les spectateurs et qu'ils soient aussi acteurs de ce qui se passe, comme au stade ! Tous ensemble.
Weena Truscelli

CÎTÉ DES ARTS

LE MÉDIA CULTUREL VAROIS

L'APPLICATION

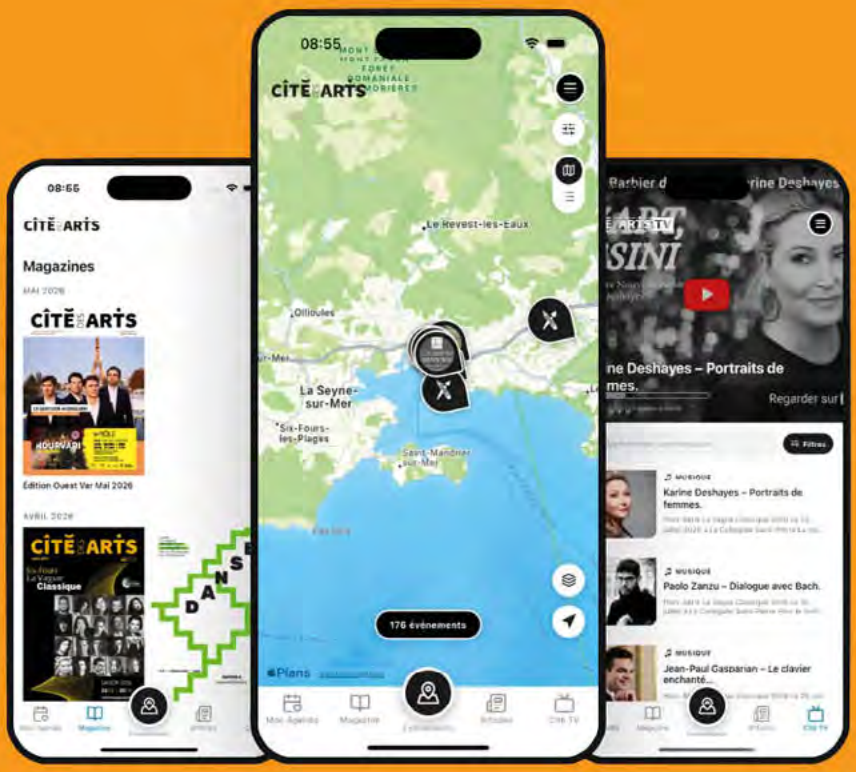
UN AGENDA CULTUREL GÉOLOCALISÉ

TOUTES NOS PLACES À GAGNER EN EXCLUSIVITÉ
TOUS NOS MAGAZINES ET ARTICLES
CITÉ DES ARTS TV

CONCERTS

OPÉRA

THÉÂTRE



HUMOUR

EXPOSITIONS

FESTIVALS

CINÉMA

DÉDICACES

CIRQUE

DANSE

Application développée par Isomorph, créateur varois de sites webs et d'applications